

SECTION II.

LES DIVERGENCES DES ÉVANGILES.

CHAPITRE PREMIER.

EXPLICATION GÉNÉRALE DES DIVERGENCES DES ÉVANGILES.

Après avoir examiné successivement chacun des quatre Évangiles et établi leur authenticité, leur intégrité et leur véracité, il nous faut discuter certaines difficultés qui sont communes à tous ou qui résultent de la comparaison des uns avec les autres. Celle qui se présente tout d'abord, la plus connue et la plus frappante, provient des divergences que l'on remarque entre les quatre récits de la vie de Notre-Seigneur.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, on a observé les discordances apparentes qui existent entre les quatre Évangiles et l'on a cherché à les harmoniser. Il n'est pas hors de propos de le rappeler ici. Les rationalistes ont l'air d'entrer dans le champ des Écritures comme dans un champ en friche, que personne ne s'est occupé de cultiver ou, comme ils diraient volontiers, d'épierrer avant eux. Strauss, en particulier,

se pose comme un nouveau Christophe Colomb qui découvre dans les Évangiles des choses que personne avant lui n'avait soupçonnées, des divergences qu'aucun commentateur n'avait remarquées et qui suffisent pour démontrer que ces écrits sacrés ne méritent aucune créance. En réalité, elles ont été de tout temps signalées et le critique allemand a pu les copier dans les théologiens et les exégètes catholiques, comme Voltaire avait copié une partie de ses objections dans les œuvres de dom Calmet, en ayant soin seulement de ne tenir aucun compte des réponses du savant bénédictin de Senones¹. Dès le second siècle, Tatien avait composé une Harmonie des quatre Évangiles²; Ammonius d'Alexandrie, en avait composé une autre, au rapport d'Eusèbe³. Tout le monde connaît l'ouvrage célèbre de saint Augustin, *De l'accord des Évangélistes*⁴. Depuis, au moyen âge et dans les temps modernes, on a continué cette œuvre de concordance, afin d'éclaircir de plus en plus le texte sacré.

Strauss n'a eu qu'à ouvrir les livres où l'on a ainsi concilié et expliqué les passages divergents pour en tirer la plupart de ses objections. Il semble l'avoir fait, car plus d'une fois il paraît s'être contenté de traduire quelques-uns de ces écrits, qui sont les plus connus, comme les *Dilucidatæ quæstiones in historiam et concordiam*

¹ Voir ce que nous avons dit au t. II, p. 259-260.

² Voir plus haut, p. 318.

³ Eusèbe, *Epist. ad Carpianum*, t. XXII, col. 1276. Voir Th. Zahn, *Forschungen zur Geschichte des N. T. Kanons*, t. I, 1881, p. 31-34.

⁴ S. Augustin, *De consensu Evangelistarum*, t. XXXIV, col. 1041-1230.

evangelicam de Wouters¹, et la *Scriptura propugnata* de Veith². Un Jésuite, le Père Godfroy, qui a eu la patience de comparer page par page la concorde des Évangiles avec les gros volumes de la *Vie de Jésus* du professeur allemand, est arrivé aux résultats suivants :

En comptant une à une les difficultés exégétiques recueillies par le docteur Strauss dans les quatre volumes de la *Vie de Jésus*, nous en avons trouvé plus de quatre cents, peut-être près de quatre cent cinquante, y compris celles mêmes qui ne présentent que la plus douteuse apparence de valeur. En comptant aussi les points difficiles éclaircis par les deux seuls auteurs dont nous nous servons, nous en trouvons cinq cent quatre dans Wouters et cent quinze dans Veith, sans parler des trente-sept questions de critique générale dans lesquelles ce dernier auteur met à néant, un demi-siècle à l'avance, les hypothèses de l'exégèse rationaliste. Or, en comparant avec détail les difficultés de Strauss... avec les difficultés que résolvait la critique ancienne, nous affirmons... que nous n'avons pas trouvé une seule différence un peu remarquable³.

Non seulement il n'y a pas de différence, mais, comme nous l'avons dit, l'auteur de la *Vie de Jésus* paraît plus d'une fois n'être qu'un simple traducteur. En voici la preuve :

¹ Sur Wouters, voir ce qui a été dit t. I, p. 41-42.

² Laurent Veith, de la Compagnie de Jésus, né à Augsbourg en 1725, mort dans cette ville en 1796.

³ Godfroy, *De l'exégèse rationaliste*, dans les *Études religieuses*, 1857, t. I, p. 154. Le P. Godfroy cite, p. 154-155, un grand nombre de passages comparés.

WOUTERS.

De Baptismo S. Joannis Baptistæ... Quo sensu dicatur. Matth., III, 6 et Marc., I, 5, quod plurimi Judæorum venerint ad Joannem confitentes peccata sua ¹?

Quomodo aperti fuerint cœli? Utrum fuerit vera columba quæ descendit super Christum ³?

An Christi in monte transfigurationis fuerit tantum illusio optica a reflexis radiis solaribus aut lunaribus proveniens ⁵, etc.?

Les difficultés de tout genre que présentent les quatre Évangiles et en particulier leurs divergences ont donc été connues de tout temps et elles n'ont pas empêché les plus grands esprits, les Augustin, les Chrysostome, les Thomas d'Aquin, les Bossuet, les Leibnitz, les Newton, de croire aux récits évangéliques. Pourquoi ces hommes

¹ Wouters, *In hist. et concord. evangel.*, c. VII, q. 1, dans Migne, *Cursor completus Scripturæ Sacræ*, t. XXIII, col. 835-836.

² D. Strauss, *Vie de Jésus*, trad. Littré, 1^{re} édit., t. I, p. 399.

³ Wouters, *loc. cit.*, c. VIII, q. 5 et 6, col. 847, 849.

⁴ D. Strauss, *Vie de Jésus*, t. I, p. 406.

⁵ L. Veith, *Scriptura propugnata*, 5 in-12, édit. de Malines, 1824, t. IV, p. 172-173.

⁶ D. Strauss, *Vie de Jésus*, t. III, p. 266 et suiv.

STRAUSS.

Comment Jésus-Christ, la justice même, a-t-il pu venir à Jean pour un baptême d'initiation et en confessant ses péchés ²?

Comment concevoir que les cieux aient pu s'ouvrir? que l'Esprit-Saint, la force divine qui remplit tout, puisse, comme un être fini, se mouvoir d'un lieu à un autre et même se métamorphoser en colombe ⁴?

Il est possible que la transfiguration soit une vision d'optique produite par les rayons du soleil ou de la lune ⁶, etc.

de génie ont-ils admis, non seulement la véracité, mais même l'inspiration de ces livres sacrés, tandis que les rationalistes nient jusqu'à leur valeur historique? C'est que ces derniers sont prédisposés à tout interpréter en mal, au lieu que les premiers savaient fort bien que, quoique les livres du Nouveau Testament aient une origine divine, ils ont été écrits en une langue humaine, et par des instruments humains. Or, tout langage créé est imparfait, et deux hommes, témoins ou même acteurs d'un même fait, le voient toujours, pour ainsi dire, sous un angle différent et le rapportent, par conséquent, d'une manière différente, sans qu'il y ait nécessairement de contradiction réelle.

On rencontre des divergences, non seulement dans des auteurs divers, mais jusque dans le même auteur racontant les mêmes faits. Citons-en un exemple. Un roi de l'Inde, Açoka, qui régna vers 275 avant J.-C. et se convertit au bouddhisme dont il fut un ardent propagateur, a laissé de nombreuses inscriptions dans lesquelles il raconte, entre autres choses, comment et à quelle époque il embrassa le bouddhisme. Voici ce qu'il dit dans l'une d'elles : « Dans la neuvième année après son sacre, le roi Piyadasi, aimé des dieux, fit la conquête des immenses territoires du Kalinga (Orissa). Des centaines de millions de créatures furent alors enlevées, cent mille tombèrent sous les coups; il y eut bien d'autres morts encore. C'est alors, après la conquête du Kalinga, que le roi aimé des dieux se tourna avec ardeur vers la religion, qu'il conçut le zèle de la religion et s'appliqua à la répandre, si grand fut le remords qu'il

éprouva des violences commises dans la conquête du Kalinga¹. »

Açoka rapporte ici sa conversion à la neuvième année de son règne. Or, ailleurs, il la date de la onzième : « Autrefois, dit-il, les rois sortaient pour leur plaisir : c'était la chasse et d'autres amusements de ce genre. Moi, le roi Piyadasi, aimé des dieux, dans la onzième année après mon sacre, je me suis mis en route pour l'illumination parfaite. C'est dès lors dans une pensée religieuse qu'ont été dirigées mes sorties : la visite et l'aumône aux brahmanes, etc.². » Se mettre en route pour l'illumination parfaite, la *sambodhi*, c'est, dans la langue bouddhique, entrer dans les voies de la perfection.

La contradiction paraît flagrante entre les deux affirmations du roi hindou : comment s'est-il converti à la onzième année de son règne, s'il s'était déjà converti à la neuvième ? Une autre inscription nous l'explique : « Voici ce que dit le roi aimé des dieux : « J'ai, pendant plus de deux ans et demi, été *oupāsaka* (c'est-à-dire, j'ai fait profession de bouddhisme; *oupāsaka* est le nom des fidèles laïques), mais sans déployer grand zèle. Voici plus d'un an que je me suis rendu dans l'assemblée du clergé³. » Le roi hindou distingue donc deux dates dans sa vie religieuse et cette troisième inscription résout l'antinomie qui existe dans les passages

¹ E. Senart, *Un roi de l'Inde*, dans la *Revue des deux mondes*, 1^{er} mars 1889, p. 79.

² E. Senart, dans la *Revue des deux mondes*, 1^{er} mars 1889, p. 80.

³ E. Senart, dans la *Revue des deux mondes*, 1^{er} mars 1889, p. 80.

précédents. En l'an 9 de son règne, il avait fait profession de bouddhisme, mais ce n'est que deux ans plus tard, en sa onzième année, qu'il fit une sorte de profession solennelle de cette religion dans une assemblée du clergé bouddhiste et qu'il devint le propagateur zélé et ardent des idées nouvelles. Si l'inscription qui nous apprend ces derniers détails n'avait pas été écrite ou si elle n'avait pas été retrouvée, la contradiction entre les deux précédents récits aurait paru inconciliable et pourtant, comme on le voit, elle n'est pas réelle. Les divergences entre les Évangiles s'expliqueraient aussi aisément, si nous avions sur tous les points les renseignements et les détails nécessaires.

On ne reproche pas seulement aux Évangélistes des contradictions de détail, mais aussi des répétitions ou l'omission de choses qui ont été racontées par d'autres. Voici un nouvel exemple qui nous montrera que les répétitions ou les omissions ne sont pas plus concluantes que les divergences proprement dites contre la véracité et l'exactitude d'un récit. Deux voyageurs qui ont visité ensemble la Mésopotamie aux mois de décembre 1888 et de janvier 1889 ont raconté chacun, dans les lettres qu'ils ont adressées à leurs amis de France, leur navigation sur le Tigre. « Arrivés à Djéziréh nous avons eu de si horribles pluies, écrit l'un d'eux, que nous avons désespéré d'atteindre Mossoul par voie de terre à travers un pays de glaise. Aussi nous avons commandé un *kellek* qui a été prestement fait et nous descendons le Tigre à une assez bonne allure. Il y a une heure à peine, nous venons d'échapper au seul danger

sérieux que nous ayons couru depuis le commencement du voyage : notre *kellek* a été emporté dans des récifs où heureusement une pointe de rochers l'a arrêté; nos hommes ont pu le dégager en se mettant à l'eau et le remettre dans le bon chenal; nous avons eu à peine quelques outres crevées; si nous n'avions pas été arrêtés au sommet du rapide, nous aurions bien pu passer un désagréable quart d'heure¹. »

Voici maintenant ce qu'écrivit le second voyageur : « De Djéziréh à Bagdad, notre trajet s'est effectué en *kellek*, c'est-à-dire en radeau d'outres gonflées. Cette manière de voyager ne manque pas d'agrément; elle ne fatigue guère le corps, mais elle offre aussi des émotions. Deux fois nous nous échouâmes au beau milieu du fleuve, après avoir déchiré bon nombre de nos outres. La seconde fois, nous dûmes, nous et nos hommes, nous mettre tous à l'eau pour renflouer notre embarcation². »

On le voit; la divergence est sensible et cependant il n'y a pas en réalité de contradiction. Les deux voyageurs, à leur retour en Europe, nous ont tout expliqué de la manière la plus simple. La première lettre a été écrite avant le second accident, mais les deux accidents sont véritablement arrivés : des faits fort ressemblants peuvent donc se produire et se produisent assez souvent

¹ Lettre de M. P. Müller-Simonis à M. Marnas, datée : « En *kellek*, sur le Tigre, entre Djéziréh-Ibn-Omar et Mossoul, 29 décembre 1888. »

² Lettre de M. H. Hyvernât à M. J. Driscoll, datée de Bassora, le 31 janvier 1889.

dans la vie réelle; c'est donc entièrement à tort qu'on reproche aux auteurs évangéliques d'avoir raconté plusieurs fois un fait unique comme des événements distincts, sous prétexte que ce fait n'a dû se produire qu'une fois.

Nous pouvons ajouter aussi que d'autres lettres des mêmes voyageurs racontent la même navigation sur le Tigre et passent complètement sous silence les périls qu'ils avaient courus : l'omission d'un événement dans un Évangile n'implique donc point l'ignorance de cet événement ou la négation de sa réalité¹.

Ces deux relations nous font voir, par un exemple, pris entre mille qu'il serait facile de citer, comment se produisent les divergences, et nous pouvons en tirer plusieurs règles utiles. Les récits les plus circonstanciés et les plus minutieux faits par des témoins oculaires, dignes de foi, doivent être pris à la lettre, mais ils ne sont pas en contradiction avec des récits plus généraux et moins précis, dans lesquels il ne faut pas trop presser le sens des mots. Dans le langage historique, comme dans les deux lettres précédentes, « quelques » et « un bon nombre » peuvent avoir parfois la même signification, car un historien ne calcule point et ne pèse point ses expressions comme le mathématicien qui formule des théorèmes de géométrie. Sa matière même est rebelle aux procédés des sciences exactes. Les événements qu'il raconte sont des faits connus par le témoignage des sens et ces faits

¹ Lettre de M. Müller-Simonis à M. Captier, datée à bord du *Khalifah*, sur le Tigre, 28 janvier 1889, et lettre de M. Hyvernât à l'auteur, datée de l'*Arabia*, mer des Indes, 10 février 1889.

ne se comptent point par chiffres et ne se mesurent point par mètres, ils sont du domaine de la certitude morale et non métaphysique, de sorte que chacun ne peut les décrire et les apprécier qu'en se plaçant à un point de vue particulier qui amène, par la force des choses, la variété dans l'exposition.

Or le caractère de l'histoire n'est pas changé dans l'Écriture. Il est très important de ne pas se faire une idée fautive de l'inspiration¹ des écrivains sacrés, si l'on veut comprendre nos Évangiles. L'inspiration ne change pas la nature. Dieu pousse les auteurs inspirés à écrire ce qu'il a l'intention de faire connaître aux hommes et les empêche de tomber dans l'erreur; mais il ne leur dicte pas les mots dont ils doivent se servir; d'après le plus grand nombre des théologiens, l'inspiration n'est pas verbale¹; l'écrivain inspiré conserve l'usage de ses facultés, il écrit à sa manière, avec plus ou moins de correction et selon sa capacité; son style reflète son propre caractère et ses propres talents; il imprime, en un mot, à ses écrits, la marque de sa personnalité comme tout autre écrivain. Il fait donc usage de son intelligence; il se sert aussi de sa mémoire, quand il raconte des événements dont il a été témoin ou qu'il a appris par d'autres. Dieu ne les lui manifeste point d'ordinaire par une révélation proprement dite; il se borne à veiller à ce que l'écrivain ne s'égare jamais et ne se trompe point dans ses récits. Il y a de la sorte dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament un élément divin qui ne se trouve

¹ Voir *Manuel biblique*, 7^e édit., t. I, n^o 15, p. 52.

dans aucun autre livre du monde; mais il y a aussi nécessairement un élément humain, puisque la Providence se sert, pour parler aux hommes, d'instruments humains qui jouissent de leurs facultés humaines et parlent une langue humaine. L'inspiration laisse par conséquent aux auteurs des Évangiles leur cachet personnel, leurs aptitudes particulières, leurs facultés distinctives, et c'est là, si l'on y joint le but propre que s'est proposé chacun d'eux, l'explication des divergences que nous remarquons dans leurs œuvres et qui doivent nécessairement s'y trouver. Ces différences sont inévitables, nous le répétons, chez les écrivains de tous les pays; elles le sont plus encore chez les écrivains orientaux qui, par tempérament, sont peu portés à écrire avec ordre et méthode, et qui s'astreignent moins qu'un écrivain de l'Occident à cette sorte d'exactitude mathématique, réclamée des Évangélistes par certains critiques de nos jours. Or quoique saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean aient toujours été véridiques dans les biographies qu'ils nous ont laissées du divin Maître, ils sont néanmoins restés orientaux et ont écrit conformément au génie de leur nation; ils racontent les faits et reproduisent les discours, sans attacher plus d'importance qu'il ne faut à la forme sensible qu'ils donnent à leur pensée. Ils n'ont pas poussé, comme on le fait aujourd'hui, la préoccupation des détails jusqu'à la minutie et ils ont cru être suffisamment exacts, en racontant le fond des choses, sans s'astreindre à reproduire toujours les termes. Ainsi ils sont tous exacts, quant à la substance, en rapportant l'inscription de la croix, mais un seul, saint

Jean, nous l'a conservée rigoureusement telle qu'elle était :

Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs, dit saint Matthieu.

Le roi des Juifs, dit saint Marc.

Celui-ci est le roi des Juifs, dit saint Luc.

Jésus le Nazaréen, le roi des Juifs, dit saint Jean¹.

Les Évangélistes n'ont donc pas songé à écrire une biographie composée, pour ainsi dire, selon la formule moderne. Ce n'est pas une des moindres bizarreries du rationalisme de prendre pour règle des jugements qu'il prononce contre les Évangiles, l'idée qu'il se fait d'une histoire du Sauveur. Les historiens de Jésus-Christ, d'après lui, auraient dû concevoir leur sujet et former leur plan selon les exigences de la critique actuelle. Dès lors qu'ils s'écartent de ce plan, ils ne méritent aucune confiance, et contredisent la réalité, comme ils se contredisent entre eux. De ce qu'ils n'ont pas fixé chronologiquement les temps et les dates, comme on le ferait aujourd'hui en Allemagne ou en France, et se sont contentés d'indiquer d'une manière vague à quelle époque se sont passés les faits qu'ils rapportent, on en conclut qu'ils n'étaient pas renseignés sur les faits eux-mêmes. A ce compte, l'histoire des fondations des monastères du Carmel, écrite par la fondatrice elle-même, sainte Thérèse, serait indigne de foi, parce qu'elle ne marque pas l'année de la fondation².

Cette manière de juger nos Livres Saints est d'autant

¹ Matth., xxvii, 37; Marc, xv, 26; Luc, xxiii, 38; Joa., xix, 19.

² Voir dans les Œuvres de sainte Thérèse, l'histoire de ses fon-

plus injuste qu'il est certain que les Évangélistes se sont moins proposé d'écrire une histoire de Notre-Seigneur que de faire connaître sa doctrine. Son enseignement est bien plus important à leurs yeux que tout le reste. Les faits ne sont là que pour servir de cadre aux leçons ou pour montrer qu'il est le vrai Messie, le fils de Dieu. On ne doit jamais oublier ces choses, lorsqu'on fait la critique des Évangiles.

On ne doit pas oublier non plus que si les Évangélistes ont eu un but commun, celui de nous conserver l'enseignement de leur maître, ils ont eu aussi chacun un but particulier. Saint Matthieu a écrit pour les Juifs et a voulu leur montrer en Jésus le Messie annoncé par les prophètes; saint Marc et saint Luc ont écrit pour les gentils et n'ont pas dû, par conséquent, attacher la même importance aux prédictions de l'Ancien Testament. Saint Jean s'est proposé de compléter ses devanciers et nous a raconté certains faits, conservé certaines leçons dont les hérésies naissantes faisaient sentir l'importance. Cette diversité de points de vue a eu pour résultat une manière différente d'exposer les choses, puisque personne ne peut tout dire et que, dans le choix qu'on est obligé de faire, au milieu des circonstances et des détails des événements, on doit préférer ceux qui sont propres à la fin qu'on veut atteindre. De là une autre source abondante de divergences.

Enfin le but des Évangélistes aurait-il été identique,

dations. Elle indique assez souvent le jour de la fondation, pour qu'on puisse en célébrer l'anniversaire, mais elle passe régulièrement l'année sous silence.

les divergences dans leurs récits n'en auraient pas moins été inévitables, parce que quatre hommes, considérant le même objet ou le même fait, le voient et l'exposent d'une manière différente, selon leurs facultés et les impressions qu'ils en éprouvent. Le même personnage, peint par plusieurs artistes de talent, n'est pas absolument le même dans ses portraits multiples. En histoire, le même phénomène se produit : les témoins oculaires d'un événement le rapportent toujours avec des divergences; il n'y a jamais un accord absolu entre les auteurs qui racontent l'histoire d'un homme ou d'une époque.

On ne conclut pas de là que ces historiens sont indignes de foi, on ne nie point qu'une bataille n'ait été livrée, une ville prise, parce que Tite-Live, Polybe et Tacite racontent la bataille ou le siège avec des circonstances différentes. Pourquoi donc avoir deux poids et deux mesures? On n'a pas le droit, en se plaçant sur le terrain du rationalisme, de demander plus aux écrivains sacrés qu'aux écrivains profanes.

Les divergences entre les récits des Évangélistes étaient donc inévitables; elles n'ont pas lieu de nous surprendre; alors même qu'il existerait des contradictions réelles entre les quatre Évangiles, les incrédules ne sauraient légitimement nier leur autorité; ils pourraient uniquement prétendre que les historiens du Sauveur se seraient trompés sur quelques points de détail. Nous allons montrer maintenant qu'il leur est impossible d'établir cette dernière assertion et de prouver que les Évangélistes sont tombés dans l'erreur.

CHAPITRE II.

EXAMEN DES DIVERGENCES DES ÉVANGILES.

ARTICLE 1^{er}.

EXPLICATION DE QUELQUES DIVERGENCES PARTICULIÈRES.

Nous ne pouvons songer à discuter en détail toutes les divergences des Évangiles, il faudrait pour cela un ouvrage à part; mais comme Strauss a réuni dans l'introduction de sa *Vie de Jésus* les exemples qui lui ont paru les plus frappants, nous allons les rapporter dans ses propres termes et nous les examinerons ensuite :

Ce n'est pas seulement avec les lois qui règlent les événements, c'est encore avec elle-même et avec d'autres relations qu'une relation doit être d'accord pour avoir une valeur historique. Le désaccord est plus grand quand il va jusqu'à la contradiction et qu'une relation dit ce qu'une autre nie. Par exemple, un récit dit expressément que Jésus ne prêcha en Galilée qu'après l'arrestation de Jean-Baptiste, et un autre récit, après que Jésus a longtemps prêché tant en Galilée qu'en Judée, remarque que Jean-Baptiste n'avait pas encore été jeté en prison. Si, au contraire, la seconde relation donne seulement quelque chose de différent de ce que donne